

LES JARDINS DE BASRA

LA BIBLIOTHÈQUE ARABE
Les littératures contemporaines

DU MÊME AUTEUR

LE MONT ÉMERAUDE, Sindbad/Actes Sud, 2017.

Sindbad
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :
Basâtin al-Basrà
Éditeur original :
Dar El-Shorouk, Le Caire
© Mansoura Ez-Eldin, 2020

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17382-1

MANSOURA EZ-ELDIN

Les Jardins de Basra

*roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Philippe Vigreux*

ACTES SUD/Sindbad

À propos du jasmin, on raconte qu'un homme vint trouver Hasan al-Basri – que Dieu l'ait en Sa miséricorde ! – et lui dit : “J'ai rêvé hier que les anges étaient descendus du ciel pour cueillir tout le jasmin de Basra.” Hasan prononça la formule “De Dieu nous venons et à Lui nous retournerons” et dit : “Les ulémas de Basra s'en sont allés ! On dit que le jasmin est synonyme de chagrin et de tristesse car il gît dès la première lettre.”

Le Grand Livre de l'interprétation des rêves, attribué à l'imam Muhammad ibn Sîrîn.

Le rêve représente une histoire fragmentée et est fait des débris de la mémoire.

ROLAND BARTHES,
Le Bruissement de la langue.

UN CIEL D'UN BLEU
DIGNE D'UNE TURQUOISE

Hier, j'ai mangé une lune.

J'ai souvenir d'une rue semée d'un petit groupe de gens, tels les figurants d'un film muet dont j'étais le seul acteur et que j'épiais par le trou d'un mur qui me séparait de la vie. Je me rappelle avoir levé les yeux vers le ciel et avoir vu une lune double ou, plus exactement, la lune doublée de son spectre rayonnant pareil à son image réfléchie dans un miroir latent.

Puis j'ai vu chaque lune se doubler d'un nouveau reflet, un par la droite, l'autre par la gauche. Quel étonnement ! Voilà mon ciel paré de six lunes, ou plutôt, de trois paires de lunes. Mais ce fut un étonnement contenu alors même que, ouvrant la porte de notre appartement, je me trouvais nez à nez avec une chatte noire qui attendait dans l'escalier.

Plus tard seulement, je me suis avisé que le ciel de la nuit précédente s'habillait d'un ton de turquoise digne d'une pierre précieuse. D'où l'idée m'est venue que j'avais mangé la lune. Il y avait dans ma main une galette de pain, j'avais posé la lune dessus – à moins que ce ne fût un œuf dur ? –, j'avais roulé la galette et l'avais peu à peu grignotée entièrement. Je n'ai plus osé ensuite regarder le ciel. L'obscurité régnait et j'en ai déduit que la lumière de ma vie s'était éteinte avec l'astre englouti.

Non loin du mur dont l'orifice donnait sur la rue, je me suis étendu sur un banc de pierre, à l'ombre d'un arbre chargé de fleurs en forme de clochettes dont la touffe orangée paraissait occulter la présence des feuilles vertes. Une voix intérieure et familière est alors venue me dire que cet arbre s'appelait le bombax, chez qui la floraison précède la feuillaison. J'ignorais d'où me venait cette information. Je ressentais seulement une chaleur au fond de mes entrailles, comme si une lune en éclairait les ténèbres enfouies.

C'est à cet instant-là que j'ai touché de près mon essence de papier. Je ne suis pas ce "fichu bon à rien" qui revenait toujours dans la bouche de ma mère Layla quand elle me lançait ses injures. Et puis d'abord, pour commencer, elle n'est pas ma mère. C'est la lune logée au fond de moi qui me l'a appris... et bien d'autres choses encore. Elle m'a fait oublier les maux de tête, les aigreurs d'estomac et les vertiges. Elle m'a rendu à mon identité première et à un rêve ancien dont j'étais le héros et le spectateur, un rêve que d'aucuns parmi vous ont peut-être rencontré dans *Le Grand Livre de l'interprétation des rêves* attribué à l'imam Ibn Sîrîn sans s'inquiéter de savoir qui l'a fait et l'a raconté à Hasan al-Basri.

Dans ce songe lointain, j'ai vu les anges cueillir le jasmin des jardins de Basra, songe que l'imam a expliqué par la disparition des ulémas de la ville. Je me suis senti coupable, comme si j'étais celui par qui ce sort leur avait été causé, pire encore, comme si j'étais leur assassin, l'ange de la mort qui avait pris leurs âmes. Je n'ai pas dit à mon cheikh et imam que ce rêve me poursuivait depuis quelque temps, que j'avais vu des arbustes dénudés et des fleurs de jasmin innombrables joncher les

chemins, foulées par les pieds des passants, ni que Basra, sans ses jasmins et ses jardins, m'était apparue comme un lieu aride et dévasté dont le seul souvenir m'épouvante.

J'étais une créature de chair, de sang et de nerfs et, depuis que mon rêve a pris place dans l'œuvre attribuée à Ibn Sirîn, me voilà devenu un être de papier. Je me suis finalement habitué à me voir momifié sous forme de mots et de lettres dans les pages de ce livre et, tantôt la fierté me gagne, tantôt la colère m'envahit.

J'ignore totalement qui a eu connaissance de mon rêve et l'a noté sur le papier. Je sais seulement comment mon maître y a réagi. Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai la façon dont il a d'abord baissé la tête puis s'est réfugié dans le silence. Cet instant reste gravé dans mon esprit aussi profondément que les sentiers, les places et le ciel de ma ville éternelle. menteur qui affirme que le ciel est partout pareil ! Celui qui le prétend n'a jamais vu le ciel de Basra, il ne s'est pas absorbé tout entier dans la contemplation de ses nuages et de leurs dégradés de couleurs.

Mon âme s'est libérée de sa prison de chair et j'ai été enterré dans un coin perdu, au bord d'une vigne proche du Chatt al-Arab. Je sais maintenant que des sensations diverses me visitaient tour à tour dans cette demeure, que je cultivais ma colère et me nourrissais de mes souvenirs. Je n'en suis pas moins resté, je ne dirai pas vivant, mais survivant dans *Le Grand Livre de l'interprétation des rêves* attribué à Muhammad ibn Sirîn.

Puis j'ai revu le jour – Dieu sait comment ! – à Minya, cette ville tranquille des bords du Nil, né d'un père qui vivait et agissait sous la dictée de ses caprices et d'une mère insatisfaite de tout, capable de passer sa journée entière à se plaindre et à gémir, obligeant mon père à

sortir de la coque de son silence pour lui lancer une phrase badine qui ne faisait que l'envenimer davantage. C'était avant qu'il nous quitte définitivement pour aller courir les pays des autres après avoir passé la quasi-totalité de ses jours, d'aussi loin que ma mémoire s'en souvienne, à errer dans les villes et villages égyptiens.

Passionné par l'art du conte, plus particulièrement par la geste hilalienne^{1a} dont il suivait les rhapsodes dans les villages et les campements bédouins environnants, il délaissait son travail et nous privait de ces quelques menues piastres qui nous nourrissaient à peine, pendant que ma mère s'échinait sur sa machine à coudre Singer pour pouvoir, comme elle avait coutume de dire "garder le fourneau allumé dans la cuisine". De fait, quoique petite, la cuisine de ma mère était le plus bel endroit de la maison.

J'aimais, enfant, assis sur sa paillasse en marbre, l'observer en train de découper les légumes ou de vider les poulets en grommelant des imprécations dont j'ignorais le sens mais ne connaissais que trop bien le destinataire.

Je me plaisais alors à lui assener ma question favorite sur l'identité de mes "vrais parents" avant de bondir en courant hors de la cuisine pendant qu'elle me poursuivait de ses injures. Dans ses instants de grosse colère, elle me courait dans la ferme intention de me battre et, dans ses rares moments de sérénité, se contentait de sa phrase préférée : "Nous t'avons trouvé à la porte d'une mosquée !"

Elle a dû souffler quand j'ai grandi ! Je ne l'embêtais plus avec cette question. Peut-être même pensait-elle que

a. Toutes les notes signalées par un chiffre, regroupées en fin d'ouvrage, sont du traducteur.

je m'étais détaché de ce souci avec l'âge. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'est que ce souci, les années n'avaient fait que le mûrir et que j'avais seulement pris le parti de le dissimuler. Je le lui cachais, premièrement, pour alléger sa détresse après que mon père eut quitté la maison puis le pays tout entier, deuxièmement, pour la bonne et simple raison que je n'avais plus besoin de réponse à ma question, laquelle m'était venue au fil du temps par les voies les plus évidentes, de sorte que j'étais devenu pleinement conscient de mon identité.

J'étais redevenu humain, mais mon passé de papier me suivait et refusait de me lâcher, ainsi que les détails de ma vie dans la ville des imams, de la langue arabe et des jardins, à une époque où je m'appelais, non pas Hishâm Khattâb, mais Yazîd ibn Abîhi.

Basra demeure mon origine immortelle, la patrie de mon âme, une terre que j'espère voir étreindre mon corps et s'en nourrir le jour où cette âme me quittera de nouveau. Où que j'aille, elle reste dans mon souvenir. Présente, elle l'est en ce moment dans mon imagination, comme un vestige larvé qui refuse de disparaître ou de briller au grand jour et préfère se maintenir dans l'entre-deux.

Dans mes instants de doute, je me fais remarquer que je n'y suis jamais allé, que je n'ai pas marché dans ses rues, que je ne me suis jamais approché de la place du Mirbad², que je n'ai jamais joui de la vue de ses jardins et de son horizon, que je ne sais même pas si elle foisonnait ou non de jasmins. Je n'en reviens pas moins à ma certitude que le temps est un fleuve qui coule et l'espace une chimère, que notre espace véritable est le berceau de nos âmes et que la mienne est suspendue là-bas, dans la ville séculaire détruite plus tard pendant la révolte des *zendjs*³.

Nul ne me croira si je lui dis que ma Basra, à la fois familière et tranchante comme la lame d'un poignard, commence à se manifester à moi, au point que je pourrais presque dire que je la vois de mes propres yeux. Elle ne me visite pas dans mes rêves mais s'étend devant moi dans l'éveil, à des instants précis, ceux où je suis tout ensemble à mon plus haut degré de concentration et d'inattention, ceux où j'aiguise et affûte mon esprit, où je le tourne uniquement vers mon passé dans ma ville chérie et le détache de mon présent qui s'efface et devient néant. C'est alors seulement que la ville des imams, de la langue arabe et des jardins point à mes yeux, sortie d'une nuée blanche dont le voile se dissipe peu à peu, révélant l'un de ses moindres traits auquel je la reconnais sur-le-champ. Dans ces moments-là, Dieu m'est témoin que j'éprouve quasi la sensation de Jacob à l'instant où il a su que Joseph était bel et bien vivant et qu'aucun loup ne l'avait dévoré.

Le brouillard de ma vue se dissout et je me vois debout à la porte de mon maître Hasan, craintif et m'interrogeant sur cette tristesse qui habite ses yeux et son âme. Il me répond par des paroles dures à mon entendement. Je le vois baisser la tête après avoir écouté le récit de mon rêve avec intérêt et je l'entends au moment où il dit : "Wâsil s'est séparé de nous !" Je ne sais si le ton de sa voix traduit l'étonnement, le reproche ou une douleur teintée d'une pointe de sarcasme.

J'entrevois Wâsil ibn 'Atâ', silencieux comme à son habitude, et je passe le voir dans son cercle habituel du marché des fileurs.

Je vois ma ville aux marchés grouillants, aux vergers florissants, aux jardins plantés de palmiers et de vignes. Puis je vois le Tigre à sec, les marais couverts de tiges de roseau,

d'alfa et d'herbes nuisibles. Je me vois courant sans m'arrêter, les pieds entaillés par les pierres du chemin, la tête comme enflammée par le soleil brûlant, car il n'y a pas de lune dans mon monde, comme si l'idée même en était absente ou comme si je l'avais avalée depuis longtemps...

Je songe, tandis que la course de mon être d'antan s'incarne devant mes yeux, que je renferme au fond de moi un secret que je n'ai pas la force de porter et que, dans ma course d'alors, je cherchais la solution d'une énigme qui agite encore mes nuits.

À l'endroit où je me trouve actuellement, sur le banc de marbre au pied du bombax, je me sens gagné par la contagion et l'angoisse de la quête. Je sais que pour moi, Hishâm Khattâb, cette quête n'aura jamais de fin, que je resterai hanté par elle, incapable de lui échapper quand bien même j'aurais trouvé mon objet. Le poids de ce secret présumé me voue à l'insomnie, sans que je puisse même en percer la nature, par quoi il se mue en une nouvelle énigme, ajoutée à celle, primordiale, que mon incarnation première en la personne de Yazîd ibn Abîhi, tente de déchiffrer.

Cette sentence de Farîd Eddine 'Attâr⁴ me revient à l'esprit : "Arrête-toi de chercher car tu n'as rien perdu. Arrête-toi de parler car tout ce que tu dis n'est que bavardage !" J'ai décidé de lui désobéir, tout persuadé que je suis de la justesse de son point de vue.

Je me dis d'une voix tremblante : "Je ne m'arrêterai pas de chercher, nonobstant le conseil de 'Attâr. Au contraire, je chercherai mon objet dans un autre et suivrai la trace de mon être hors de lui-même, peut-être en saisirai-je alors une esquisse dans tout ce qui n'est pas lui !"